

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 35

Artikel: Cllia dâo tsapé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grammes de gibier cru, beaucoup plus que le poids de son propre corps !

Quand les infortunées hirondelles seront toutes ensevelies, rigides, impuissantes et rassasiées *in aeternum*, avec des yeux de verre et un ventre de son, nous serons livrés sans défense aux mouches, aux pucerons et aux moustiques, sans parler de l'infâme *cochylis*, qui boira notre vin avant la vendange.

Telles sont les judicieuses réflexions de M. Raoul Lucet, dans son intéressante chronique, que nous regrettons de ne pouvoir publier entièrement.

UNE BELLE VUE

par JACQUES L'ESTOILE.

(FIN)

Le révérend Harris-Steford, réveillé ainsi en sursaut, pensait être le jouet d'un rêve. Il n'eut que le temps de saisir son sac de voyage et suivit en courant son élève, qui était déjà sur la gare, serrant de près les deux Françaises, sans s'inquiéter de savoir si sa persistance n'allait pas les mécontenter... Ces dames s'occupaient de leurs bagages et prenaient du chef de gare des informations pour se faire conduire au lac de Garde. Mais sir James intervint dans la conversation :

« Mōsieu le chef, dit-il, je volai vo présenter moa aux dames françaises. »

Le chef de gare toisa l'Anglais du haut en bas ; mais voyant une jeune fille riant gracieusement aux éclats et sa compagne de voyage riant comme elle, mais avec plus de retenue, il crut devoir se prêter à la plaisanterie, et il leur présenta en effet sir James Hower, baronnet, dont le nom et les qualités venaient de lui être déclinés par le révérend, puis le révérend lui-même ; alors s'étant informé du nom des voyageuses, qui le lui donnèrent presque machinalement et tout effarouchées qu'elles étaient de cette aventure, il nomma Madame Laure Dombasle et Mademoiselle Blanche d'Emberneville. Cette formalité parut mettre le comble au contentement de sir James, et un peu plus il eût offert son bras à ses nouvelles connaissances, si Mme Dombasle n'y eût mis bon ordre.

« Messieurs, dit-elle, je conviens que vous venez de nous être présentés par M. le chef de gare, que ni vous, ni nous, ne connaissons ; mais nous n'en sommes pas moins désireuses de continuer seules notre voyage jusqu'à la destination où notre famille nous attend, et nous vous prions de vouloir bien prendre une autre route que la nôtre. Veuillez donc vous retirer, je vous prie. »

Sir James s'inclina profondément :

« Medème, dit-il, je volai prier de parler vō au révérend docteur Harris-Steford », et il s'en alla.

Le révérend restait sur le quai, absolument abasourdi.

« Mesdames, dit alors le chef de gare, qui était revenu vers eux, son train parti, veuillez entrer dans le salon d'attente, je vais faire charger vos bagages sur l'omnibus de Dezenzano. »

Les deux femmes se dirigèrent vers le

salon, le révérend les suivit. Dire, cette fois encore, comment il se fit comprendre et comment il leur expliqua le cas de sir James, serait trop difficile en vérité ; il le fit au bruit du fou rire qui avait repris la jeune Blanche d'Emberneville ; mais enfin il le fit, et si bien, paraît-il, que Mme Dombasle devint grave et que sa nièce sentit son fou rire s'apaiser.

« Monsieur, dit enfin la tante assez froidement, vous conviendrez vous-même que cette façon d'être demandée en mariage est fort extraordinaire ; néanmoins, vu le rang de sir James dans le monde, vu les renseignements honorables que vous nous donnez sur sa personne et son caractère, nous ne saurions refuser absolument cette avance sans réflexions. Veuillez donc attendre jusqu'à demain. Nous descendons à l'hôtel Victoria à Dezenzano ; vous pouvez vous y présenter à une heure de l'après-midi. »

Sir James passa une nuit sans sommeil. Le lendemain le révérend fut exact au rendez-vous, et voici quelle fut la réponse :

« Monsieur, après y avoir sérieusement réfléchi, ma nièce ne peut être que flattée de la recherche de sir James Hower auquel elle ne saurait refuser, d'après ses observations et d'après ce que vous nous en avez dit hier, des qualités sérieuses et précieuses pour un mari ; j'ose dire qu'elle ne considère pas comme impossible de concevoir pour lui les sentiments d'affection qu'il serait en droit d'attendre de la femme qu'il a librement choisie ; seulement ma nièce tient à faire subir une épreuve à celui qui demande aujourd'hui sa main ; elle ne la lui accordera que le jour où il pourra prononcer correctement cette phrase française : *une belle vue* ! Notre adresse est à Paris, avenue de Friedland, 35. Je reçois le mardi pendant tout l'hiver. »

Le révérend fit un salut jusqu'à terre et sortit.

L'année suivante, — on était au mois de février, — il y avait un an et quatre mois environ que la rencontre dont nous venons de parler avait eu lieu entre Milan et Vêrone. — La même jeune fille, toujours d'une beauté souveraine, que nous vîmes pour la première fois, assise dans le sleping-car de l'express de Venise, mais au teint légèrement pâli, était accoudée sur une causeuse d'un magnifique salon de l'avenue de Friedland à Paris. Elle regardait une photographie que venait de lui remettre Mme Dombasle, son aimable tante, et souriait doucement aux pensées qu'elle lui rappelait. Chaque mardi, depuis un an, un inconnu déposait à la porte de l'hôtel une carte sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « Je me souviens. » — Le matin du jour où nous reprenons notre récit, une photographie avait remplacé la carte.

Tout à coup, un superbe landau s'arrêta devant l'hôtel ; un jeune homme à la mise élégante, à la tenue un peu raide, mais pourtant gracieuse, accompagné d'un homme au costume grave, en descendit silencieusement. Quelques instants après, il entra dans le salon et, s'inclinant avec une aisance toute française devant les deux dames, il se dirigea lentement vers la fenêtre, en souleva le rideau, et le sourire aux lèvres :

« Mesdames, dit-il avec le plus pur accent parisien, convenez que, du lac de Garde, vous aviez *une plus belle vue*. »

A cette phrase accentuée d'une voix douce et accompagnée d'un regard amoureux tourné vers la jeune fille, Blanche tendit la main à sir James, qui la porta avec transport à ses lèvres :

« Oui, dit-elle, il faut vraiment aimer pour obtenir une telle victoire. Merci, mon ami ; malgré mon fou rire, je vous avais deviné. »

— Ah ! c'est un véritable miracle, reprit Mme Dombasle en s'avançant, joyeuse, vers le jeune homme.

— Oh ! yes, s'écria le révérend en s'essuyant les yeux, ce être bien là lè complet vraiment émotion d'amour ! »

L'excellent docteur avait désappris le français, pendant que l'apprenait son élève ; mais je laisse à penser par quelles phases dut passer sa bonne et placide figure pendant cette mémorable visite.

Clia dāo tsapé.

On gaillā, farceu qu'on diablo, et que ne peinsāve qu'à féré dāi farcès, étai z'u pè Mordze tandi lo tir cantonat. Lo dezāo, que y'avāi tant dè mondo, ye roudāvè su la pliaice avoué cauquies z'amis, quand ye vāi on espèce dè monsu, qu'avai met on bugne bianc, que lāi sè promenāvè assebin.

— Volliāi-vo frēmā, se fe à sè z'amis, que vé bailli on coup dè poeing su lo grand tsapé à cé lulu et que lo lāi einfonço tant qu'ie su lè z'épaules !

— Cāise-tè ; jamé de la viā ! et ye fraimo po cinq francs que to n'ouzériā pas, lāi repond ion de leu.

— Vāo-tou frēmā ?

— Oi.

— Eh bin, vouaiquie la man...

Lo gaillā s'approutsè dāo compagnon pè derrāi, tandi que vouaitivè teri contrè dāi pipès dein iena dè cliaō barraquès, et coumeint y'avāi 'na masse dè mondo perquie, *panf* ! lāi tē fot onna ramenāie su lo gibusse, que lo pourro diablo s'est trovā tot d'on coup à novion.

L'autro, lo chenapan, s'einfoncè lo sin su sè z'orolhiès, et quand lo pourro diastro āo bugne bianc a z'u ressaillāi sa benna, ye sè revirè tot furieux po vairè quoui lāi avāi fé clia farça ; mā quand ve lo farceu que fasāi état dè trevogni son proupro tsapé po lo ressailli assebin, ein teimpéteint coumeint on tserrotton, ye sè peinsā qu'on lāi avāi assebin fé la mēma farça et lāi dit :

— Y'a dè la rude cacibraille pè cé Mordzè ; ramassein-no dè perquie et al-lein bāirè on dēmi-litre dēzo la cantine.

L'est cein que front, et tandi que lè z'autro sè tēgnont lo veintro, lo farceu, que fasāi état d'être de 'na coléro dāo diablo, laissā payi lo dēmi-litre à l'autro. Sè quittavont bons z'amis, après quiet lo gaillā allā redjeindrè sè compagnons po rupā lè cinq francs et reinmodā lè recaffāies.